

UNE PETITE FENÊTRE D'OR

reproduction interdite

Du même auteur :

Poètes de la RDA
(Les Lettres Nouvelles / Maurice Nadeau, 1971)

Sang et fleurs : le chemin du poète To Huu
(Éditeurs Français Réunis, 1975)

Des nouvelles de l'homme. Visages du Vietnam
(Hanoï, Fleuve Rouge, 1985)

*Chants-poèmes des monts et des eaux,
anthologie des littératures orales
des ethnies du Vietnam*
(Éditions Sudestisie / UNESCO, 1986)

Larmes de neige
(Calligrammes, 2006)

Chronique de la rue Saint-Paul
(Calligrammes, 2010)

Traduire comme transhumer
(Calligrammes, 2012)

MIREILLE GANSEL

UNE
PETITE
FENÊTRE
D'OR



La Coopérative

reproduction interdite

© Éditions de la Coopérative, 2016.
www.editionsdelacooperative.com
Diffusion-distribution : Les Belles Lettres

reflenber

reproduction interdite

reproduction interdite

à Aharon Appelfeld

Mots témoins qui, de la mémoire où ils se retiennent, ont traversé l'effroyable du siècle passé infimes mots-lumière entre les mailles du dés-astre, petite bonté du don-à-être dans la boue cruelle de l'histoire. Les mots creusent l'absence, habitent l'errance. Ils cherchent leur lien à la terre, à la sonorité familière de l'ineffaçable origine. Ils appellent au retour vers le paysage d'enfance qui les a vus éclore en étoile du dedans. Au ciel de l'âme, les mots jaillissent en fraîcheur de source.

MARC FAESSLER

reproduction interdite

« laisse les lieux lointains venir à toi »

c'est une petite table. À côté de la fenêtre. Sur le rebord un bouquet de lys rose grenat. Dans un vase en verre. Aharon Appelfeld aime venir ici écrire. Le matin. Dans ce café. Ce silence. Lieu de beauté et d'humanisme. Où il est accueilli « un peu comme en famille » Beit Ticho Anna Ticho était peintre. Son mari, éminent ophtamologue, se battait contre le trachome et la cécité des enfants. Les plus pauvres des Arabes l'attendaient des nuits entières en dormant sur le seuil.

Tout autour : des habitations en construction. Toutes en pierres de taille. Pierres blanches du Néguev. Toutes de dix étages. Empiétant sur le ciel et déjà enserrant la maison et le jardin. Oliviers et pins et un laurier.

À côté de la fenêtre. Aharon Appelfeld écrit. Je suis en avance et le trouve avec ses feuilles manuscrites. Un sourire d'hospitalité. Et ses yeux bleu d'enfance. « Tu vois, c'est un travail manuel... écrire, puiser, puiser au plus loin... » et Aharon Appelfeld emploie le mot « schöpfen » qui signifie « créer » et aussi « puiser ». Et dans la lumière de ce matin, cette lumière de

Jérusalem réverbération des ciels sur les pierres
du désert réfractée en éclats de soleil cette
petite table : « comme une maison-pays natal

Heim-Heimat c'est de la même famille ! wir
sprechen deutsch aber unser deutsch ist jüdisch
deutsch ! » Et Aharon Appelfel poursuit : « Il y a
si longtemps que je n'ai pas parlé allemand, cet
allemand-là que les Juifs emportaient de pays
en pays et où résonnaient des mots de toutes les
langues de cette Mitteleuropa la langue que
me parlait ma mère »

Aharon Appelfeld ne parle pas : il raconte.
Comme dans les récits des maîtres du Hassi-
disme.

Il raconte d'une voix qui écoute
avec des mots de simplicité
des mots qui déposent de la douceur dans cette
langue allemande devenue si lointaine
des mots qui disent « *das Gute* ce qui est bon et
a traversé l'effroyable et n'aura pas été détruit : *ein
innerliches Geschenk* un cadeau d'âme, mon hé-
ritage de mon grand-père lors des rares vacances
de mon enfance près de lui dans les Carpathes
sa religiosité faite de silence *Stille* une re-
lation silencieuse contemplative aux plantes aux
animaux à l'enfant que j'étais »

tout un pays intérieur
que Aharon Appelfeld retrouvera dans le yiddish
« si chaleureux et intimement familial » et dans
les lettres et les mots de l'hébreu biblique, qu'il

tracera et copiera en infinie écoute bien avant
d'en comprendre le sens

puis nous avons marché dans les rues de Jérusalem. Et sommes montés à l'atelier de son fils Meïr. À un critique d'art qui lui demandait quel peintre l'avait le plus influencé ? il avait dit : « mon père ». Et Aharon Appelfeld d'ajouter : « moi qui ne sais pas tracer un trait ! ». Et devant ses tableaux : l'intensité des fleurs, et ses horizons et les ciels et les murs de sa ville et les clairs-obscurs d'un monde intérieur : j'ai reconnu une lumière qui l'emporte sur les ténèbres — comme un legs d'Aharon Appelfeld à son enfant

et le dernier soir — dans nos verres l'éclat des feuilles de menthe. Tandis que le thé infuse. Auprès de Aharon Appelfeld : être arrivée comme au bout d'un long voyage — arrivée à cette petite table.

Dehors la pluie. Et le vent de Jérusalem — et la nuit qui tombe

fenêtres de ciel

la petite fille est installée à la table sous la fenêtre de ciel. Toutes les fenêtres de la mansarde donnaient sur le ciel. Et tout en bas, la pergola de roses et le jardin où les enfants n'avaient pas le droit de descendre jouer.

C'était une table avec juste assez de place pour son premier cahier. Je veux dire sa première forêt de mots avec de grands arbres et ses taillis et des enfants et ils tentent d'avancer.

Et c'est devenu un peu obscur. Et quand elle a voulu lire son histoire à haute voix il y a eu tout à coup cette phrase du père. Une de ces phrases que tu emportes dans la vie. Sans en saisir tout le sens. « Tu ne peux pas écrire si tu ne sais pas où tu vas »

mais un pays intérieur n'a pas de racines
il n'a que des traces

Lune avec un l comme lettre

la petite fille est née en ces temps d'exode. Mise à l'abri dans les salles de classe qui lui semblent immenses je me souviens d'un grand tableau noir. C'est ainsi qu'elle apprit à écouter. À écouter les paroles des grands. Et les silences. Et dans ces silences il y avait le poids des mots lourds de l'attente de chaque nouvelle qui arrivait ou n'arrivait plus de la famille dispersée en Slovaquie en Hongrie. Un soir sur une lettre en partance elle déposa furtivement une lune d'or ignorant toutes les frontières celles des langues et celles des miradors. Clarté dans cette nuit. Une lune au crayon de couleur jaune avec au-dessous deux mots « la lune » sans doute volés au grand tableau noir avant même de savoir les épeler. Ce furent ses premières lettres. Sa toute première lettre. Comme une poignée de main.

« Je ne vois pas de différence, écrivait Paul Celan, entre une poignée de main et un poème »

légiposta

ouvrir sur un autre monde. À la fois si familier et si inconnu. Ainsi de ces timbres : étranges et minuscules fenêtres. Soigneusement disposées sur les enveloppes couleur de ciel portant le sésame « Légiposta » « Par avion ». Avec des écritures d'une autre encre, d'un tracé si lointain et si proche. Et un papier comme de la soie : tout le poids d'une lettre sur la balance de l'attente.

Une lettre : comme une passerelle au-dessus des abîmes de l'absence

la Terre comme bagage

fin de la guerre. Fin de ces temps d'une petite enfance en errance : cette passerelle de fortune pour franchir la Loire après les bombardements qui ont détruit le pont de chemin de fer. C'était la nuit. En tout cas dans le souvenir de la petite fille car les eaux étaient noires et battaient les planches. Il y avait une foule. Une masse. Qui avançait en même temps et elle, elle traînait un gros bagage. Dans son souvenir il est rond et plat. Comme la Terre.

La Terre comme bagage

dans un simple accent

un accent n'est-ce pas un peu de terre que l'on emporte avec soi ?

En quittant Montauban où la famille avait été réfugiée la petite fille emportait un peu de ce parler chantant.

Ce parler qu'elle écoutait chez la vieille madame Cassagnol où elle aimait rester. Et la regarder repasser. Avec son tablier noir et ses cheveux d'argent. Parmi les senteurs chaudes des fers sur les draps humides. Et les piles de linge fraîchement empesé. C'était comme une petite maison dans la maison.

Ce parler qu'elle écoutait à la ferme des Mélano où la famille resta cachée à l'arrivée des Allemands. Un parler aux senteurs de pêches gorgées de soleil. De sarments qui flambaient sous la marmite dans la cheminée en pierre.

Dans un simple accent venu d'ailleurs : retrouver toute sa vie la douceur d'avoir été accueillie

dans ta langue étrangère

elle aimait l'accent hongrois avec lequel le père s'exprimait en français. Un français irréprochable et qu'il ne cessait d'enrichir en lisant de grands auteurs dont il se constituait peu à peu une bibliothèque par un système d'abonnement qui régulièrement lui expédiait un petit volume broché, sur papier rugueux. Il le lisait avec soin et ponctualité, puis l'alignait dans un meuble à vitrine qu'il avait aménagé tout exprès.

Dans ses questions d'enfant la petite fille se demandait, à part soi, pourquoi ils étaient si rarement invités ? et si c'était peut-être à cause de l'accent de son père... ?

Les rares fois où il s'autorisait à utiliser le hongrois, c'était comme s'il ouvrait un clavier tenu secret. Et libérait des arpèges d'une amplitude, d'une harmonie insoupçonnées.

Ces mots qu'elle ne comprenait pas lui parlaient cependant d'un monde infiniment familier

Szerenke

au bout de la ligne du tram après la dernière
usine du faubourg le vieux cimetière juif de Bu-
dapest dans les années envahies par les herbes
une petite silhouette aux cheveux d'argent elle
marche difficilement et je lui donne la main
comme à une enfant le soleil est de plomb et les
ombres sont des lames de couteau. Un nom sur
une pierre Nathan.

Une pierre d'avant le désastre

Attila utca. Un coin de cuisine au-dessus du lit
de camp sur les carreaux de faïence un cœur de
feutre rouge des photos et des cartes de vœux
des quatre coins du monde pour ses vêtements
et tout son bien trois petits rayons de bois. Le
dernier carré de chaleur d'un être qui vivait de
donner la joie comme la fleur donne la couleur
le givre la fleur le ciel l'étoile
les bouquets que nous aimons on les trouvait
chez les vieux jardiniers dans les collines de
Buda pivoines et marguerites gueules de loup et

pieds d'alouette zinnias et dahlias soucis et roses.
Je reviens après une longue absence Szerenke
m'attend depuis tant d'années : « je t'ai préparé
un bouquet et dans l'autobus en face de moi il y
avait une femme elle avait l'air si triste je lui ai
donné je savais bien que tu es d'accord »

elle brodait au demi-point de croix de minuscules
fleurs en semis sur de rudes toiles de lin c'était
son gagne-pain

tout un quotidien d'humbles beautés

mandula utca

une petite rue au nom d'amandiers toute en pente sur Rózsadomb la Colline des roses passée la grille rouillée envahie d'herbes sauvages : comme une maison d'enfance cette vieille villa couverte de vigne vierge et redistribuée en autant de modestes logements et tout en haut la vaste pièce attribuée à la famille. Sur les divans des montagnes de coussins d'oiseaux et de fleurs aux chaudes couleurs. Protégées comme des trésors dans la petite vitrine les fines tasses de porcelaine blanche et translucide même ébréchées dépareillées elles ont gardé intacts leur liseret d'or et l'éclat de leurs minuscules bouquets peints en infimes nuances et les hautes fenêtres d'arbres et entre les branches tout en bas Budapest et ses lumières la nuit

comme des étoiles renversées au bord du Danube

terre et eau

avec l'eau de ces terres glaciaires puisée profond. Et longtemps la corde descendait et le seau cognait le long des parois de pierre sèche en écho caverneux jusqu'au bruit mat loin en bas, quand le seau touchait l'eau vive dont on racontait qu'elle venait des sources au fond du grand lac là-bas au pied des montagnes avec le village englouti et au soir on entendait les cloches noyées et la poulie grinçait et remontait lourdement le seau si plein qu'il débordait quand on le tirait sur la margelle et les sources étaient si précieuses qu'elles déchiraient des générations de voisinages et quand l'eau venait à manquer on appelait le vieux sourcier de la maison rose au bout du chemin et il arrivait dans son costume noir élimé avec ses baguettes de coudrier recourbées en fourche pour tenter de capter la source égarée

avec l'eau de ces terres glaciaires puisée profond : le bonheur de la petite fille : arroser les fleurs du vieux jardin derrière la palissade moussue à l'heure de la tombée du jour dont Szerenke te dira bien plus tard que c'est la plus belle lu-

mière tandis que vous marchiez doucement le long du Danube dans cette clarté qui résume la beauté de la journée et jusqu'à l'infime des ombres arasait les eaux du soir parmi les saules et les roseaux. Oui, le bonheur d'arroser et avec lenteur entendre le murmure guttural de la terre qui buvait sa ration d'eau

terre glaciaire dont les anciens disaient qu'elle n'en finissait pas de rendre les cailloux après chaque labour comme s'ils remontaient du fond mystérieux de ses entrailles de pierre au fur et à mesure qu'ils les ramassaient et les lançaient en tas au bout des sillons

terre dont étaient bâties les massives maisons solides et vulnérables et humaines ainsi abritées sous leurs profonds toits et debout sur leur soubassement de pierres roulées rondes et régulières et hourdées de terre et de chaux tel le dicton : « sans bonne coiffe et bons souliers point ne durera la maison de pisé » protectrice comme terre d'enfance fraîche par temps de canicule et gardant la chaleur de l'âtre par temps de glace et de neige

terre des parlers graves et rudes et des patois aux confins et partages de ces pays des Dauphins et des Rois de Piémont-Sardaigne jusque dans ces pauvres terres de cailloux usés et polis par les moraines

terre de ces mots que le vieux paysan qui sculptait les manches d'opinel allait consulter dans sa flore médicinale et ses almanachs pour les traduire en leur langage à ceux qui venaient de loin avec des questions de la vie et de la mort et des plantes et des animaux
terre de ces paroles d'exorcisme pour conjurer le feu et la foudre les morsures et les piqûres et retrouver les objets égarés
terre encore de ces litanies dans le livre d'heures précieusement conservé dans sa reliure de cuir retenue par une ficelle et offert lors d'un pèlerinage pour demander la pluie et sous la clarté du monte-et-baisse en porcelaine translucide égrenées en répons tandis qu'infusaient les feuilles de verveine fraîche

terre de l'arbre des pauvres : le châtaignier au bord du pré comme un géant même foudroyé il restait debout

cher Aharon Appelfeld,

je t'écris devant une fenêtre. Elle donne sur une clairière à la lisière d'une forêt. Le vieux prunier en fleurs émerge du brouillard. Et ses fleurs en sont encore plus blanches. Les chevreuils ont écorcé profond les branches du petit pommier voisin. Et il meurt par-dessus la barrière.

Je pense à ta petite table. Près de la fenêtre. À Beit Ticho. Et j'aimerais t'apporter un mot. Un mot qui m'émerveille. J'en suis sûre, tu comprendras cela : faire un voyage pour un mot. Et aussi : il y a des paroles des mots qui à eux seuls sont un voyage.

Refleber : j'ai découvert ce mot chez Rachi. Rabbi ben Salomon de Troyes. C'est un mot du Moyen Âge. Du parler de la Champagne. Cette région où il est né, où il vivait, étudiait, enseignait. Et aussi, selon certains historiens, où il travaillait ses vignes. Ainsi de son petit-fils et son élève Samuel ben Meïr un grand savant et qui possédait des troupeaux de moutons. Pour leur laine de belle qualité dans cette région.

Reflenber : un mot de la vie de tous les jours dans cette campagne : avec les grandes flambées de sarments. L'or des vignes sous les nuages d'automne. Au bord des sombres forêts. Et l'or des vins dans les verres à la lueur des bougies.

Reflenber : un mot de la terre. Écrit en lettres hébraïques רִפְלִינְבִי״ר : lui ont-elles insufflé une force mystique leur a-t-il insufflé sa robuste lumière qui reprend vie, reprend flamme ? Comme si langues et parlers lointains se complétaient et se rencontraient en une source au plus profond des terres. Là où il n'y plus de frontières.

« *des pierres de diadème qui étincellent* נִסָּה » Zacharie 9-16 c'est dans cette cantilation de sublime clarté qu'a jailli l'étincellement de la racine נִסָּה *nassa* au cœur du commentaire de Rachi au verset 7 du psaume 4, et c'est un humble mot de terroir, *reflenber* רִפְלִינְבִי״ר, un mot de rehaut de flamme au bord de la nuit, que Rachi a choisi de tisser méliasser en lettres hébraïques pour transcrire cet extrême de radiance, cet au-delà des mots de lumière qui irradie le verset 7 du psaume 4 : *sur nous fais reflenber* רִפְלִינְבִי״ר *la lumière de ton visage* – là où les traductions retiennent « l'autre sens » de cette même racine : *sur nous élève telle une bannière la lumière de ton visage* –

Reflenber : au lieu de l'affirmation du pouvoir : l'expression de la lumière. La haute lumière.

Reflenber : une clef de ce mot disparu de la langue d'aujourd'hui, je l'ai trouvée dans un petit livre de Gaston Bachelard : *La Flamme d'une chandelle*. Savant, philosophe, en quelque sorte poète, il était originaire de cette même région de Champagne. Il y est né et y a grandi. Et dans ces pages il évoque cette « surflamme » qui enchantait ses yeux d'enfant lorsque parfois sa « bonne grand-mère (...) rallumait au-dessus de la flamme, la lente fumée qui montait le long de l'âtre noir (...). Dans la vie il y a aussi tant de choses à réenflammer. »

Notre judéo-allemand a de ces antennes. De ces intuitions qui sont comme des réminiscences. Et correspondances. De par la réfraction de ses mots-métissés. Ses grammaire et rythme traversés par tant de langues. Dans l'aura de l'hébreu. Et je me disais : comment te traduire « reflenber » ? mais telle est sans doute la perception sensible d'une langue d'âme : car soudain j'ai « entendu » dans la particule « re » à la fois cette double résonance et acception : *wieder* : retour/reprise et *wider* : écho/reflet rehaussement de flamme et d'embrasement, à la fois flambée re-prenant et re-naissant contre noirceur, suie, fumée. Et à la fois reflet renvoyé tel un écho par quelque secrète source commune. Infime résonance que Rachi exprime par un mot de son même parler champenois : « retentissement » et transcrit et tisse en lettres hébraïques רט'נט'שמנ"ט

et commente ainsi : « *une voix qui surgit du silence, mais que l'on n'entend pas vraiment*¹. » Rois I 19/12

Existe-t-il plus juste approche de l'écho ? et en subtile ré-sonance, plus juste approche du re-flet. En reflamboi qui surgit de la noirceur, mais que l'on ne voit pas réellement —

Refleber – Retentiment : des mots de ces terres de Champagne. Qui ouvrent à l'invisible. À l'inaudible. Au-delà des langues. Et tels en renversements de clartés, les reflets de ciel et de terre dans l'eau de l'écope, ainsi de ces mots כקר כר"מ *kiyqar karim* que Rachi transcrit en paysages familiers et en chemins de terre dont avec ses mots de ciel et de prière, ses mots de l'hébreu des textes sacrés il tisse l'indicible beauté, l'éphémère émerveillement : כקר כר"מ « *comme un rayon de lumière perçant un nuage, le matin, qui éclaire les étendues de la vallée sans se maintenir* » Psaume 37, v. 20

En contraste de dés-astre, comme il est poignant sous la plume de Rachi, ce mot de son parler champenois : *bruine*. Un mot de la tombée de la nuit. Et que Rachi traduit par le mot hébreu חשך « *obscurité* ». C'est ce mot *bruine* qu'il va choisir et transcrire en lettres hébraïques ברוא"ח pour commenter le mot שואה *shoah* : « *ténèbres* ».

1. Traduit de l'hébreu par Guila Pell (Jérusalem, éditions Gallia).

Au verset 8 du psaume 35 : « *Que des ténèbres* (שואה *shoah*) *fondent sur eux*¹ » –

Audace et choix extrêmes de Rachi qui pose ce mot de « ténèbres » pour dire « l'extrême de la catastrophe ». Et lui opposer comme référent ultime « la lumière » rehaussement, reprise et toute survivance de lumière. Envers et contre tout

reflenber – *bruine* : deux mots de même terre. Écrits en lettres de même ciel.

Cher Aharon,
quand je réécrirai cette lettre en français, je le sais : notre judéo-allemand m'aura fait découvrir d'autres horizons si lointains, si familiers. Et peut-être permis de mieux approcher sa transparence abrasée par les routes de tant d'exils

1. Traduit de l'hébreu par Guila Pell (Jérusalem, éditions Gallia).

aranyhíd

« *aranyhíd* » ce « *pont-d'or* » au lever du soleil sur la baie de Tihany et jusqu'à l'autre rive du Balaton. Je n'avais alors pas de mot pour dire ce scintillement comme d'étoiles sur l'eau encore noire. Un jour bien plus tard après ce temps d'enfance, dans un sombre amphithéâtre de la Sorbonne ce qui devait être un exercice inaugural de traduction devint un éblouissement : ces vers de Hofmannsthal dans sa langue cristalline à la fois de transparence et de radiance et ses résonances à l'infime

O Psyche, Psyche, meine kleine Seele,

...

Mit wunderbar nie vernommenen Worten

Reiß ich dir auf der Träume Pforten

...

Wie rieselndes grünes Meeresleuchten

et soudain dans cet au-delà des mots qui précède la traduction, j'ai retrouvé l'enchantement de cette aube au-dessus du lac. De dictionnaire en dictionnaire de synonymes en synonymes c'est

une langue étrangère qui m'aura appris un mot
dans ma propre langue : « brasillement » et fait
remonter, tels les éclats de lumière dans la nasse
du pêcheur, une fascination d'enfance

O Psyché, Psyché, ma petite âme,

...

*Je forcerai pour toi les portes du rêve,
Usant de la magie de paroles jamais entendues*

...

Tel le brasillement vert de la mer

« brasillement », mot-vibration mot-entre : entre
la nuit et le jour, entre les braises déjà vives sur
l'eau encore toute de nuit mot-écho venu de très
loin et infiniment familier. Je le retrouverai dans
les vibratos du violon des tziganes. Entre larmes
et sourires. Sous l'archet de Yehudi Menuhin.
Dans la cantilation des syllabes du poème vietna-
mien. Dans les mots-sismographes de la poésie de
Reiner Kunze. Ainsi de ce mot-lumière : *leuchten*

*Wir werden sein wie die scherben
der dinge aus ton : nie mehr
ein ganzes, vielleicht
ein aufleuchten
im wind*

(wie die dinge aus ton)

*Nous serons comme les débris
des objets de terre : plus jamais
un tout, peut-être
une lueur
dans le vent*

*Im schatten der anderen
leuchten*

(silberdistel)

*Être dans l'ombre des autres
une clarté*

et dans ce tremblement, cœur du chant de Nelly Sachs entre l'étoile et la poussière : *Stern und Staub* – et cette simple cheville syntaxique de la langue d'Eugénie Goldstern : *einzelne* : tel et tel / tel ou tel... dont la variation vigilante redit tout bas cette grande interrogation de l'humanisme : « *qui nous enseignera l'infinie diversité des êtres dans l'évidente unité de l'espèce ?* »...

Et si traduire c'était retrouver la trace d'une langue d'âme ? et chaque fois s'en émerveiller...

sept ponts sur le Danube

le train est arrivé à Budapest il faisait noir mais sur le quai il y a un îlot de lumière parents et amis serrés comme les doigts de la main. Arriver. Pour la première fois. Et ce fut comme être de retour. La ville est en ruines. Et cette première nuit autour de la table tous réunis. Par la vaste fenêtre le monde et les arbres continuent de tourner. Le voyage n'en finit pas de tourner. La petite fille découvre sur ses lèvres et sa langue la brûlure incendiaire du paprika. Elle n'a pas de mots pour le dire aux autres. Étrangeté à en avoir les larmes aux yeux. Mais avant d'aller dormir on reprend pied sur terre. Par un sentier escarpé jusqu'à un surplomb et tout en bas de Rózsadomb au lieu de ruines il y a des lumières comme si elles tremblaient un peu. Et puis un abîme de tendresse où sombrer pour un premier sommeil.

Les sept ponts ont été détruits. Je me souviens d'une passerelle le long d'un vertigineux chantier. Au-dessus du vide. Du Danube immense. Pour passer de Buda à Pest. De la grande pièce

lumineuse de mandula utca à l'antique appartenant mystérieux et profond d'un frère du père et de sa femme Terike, tout en délicate et tendre sollicitude. Et dont le petit garçon, Jancsi, fut brûlé vif dans l'école où il avait été caché. La petite fille aura appris pour la vie. Un monde sans enfants. Un monde de rescapés. Tous sans enfants désormais.

Un monde où se savoir considérée. Comme enfant